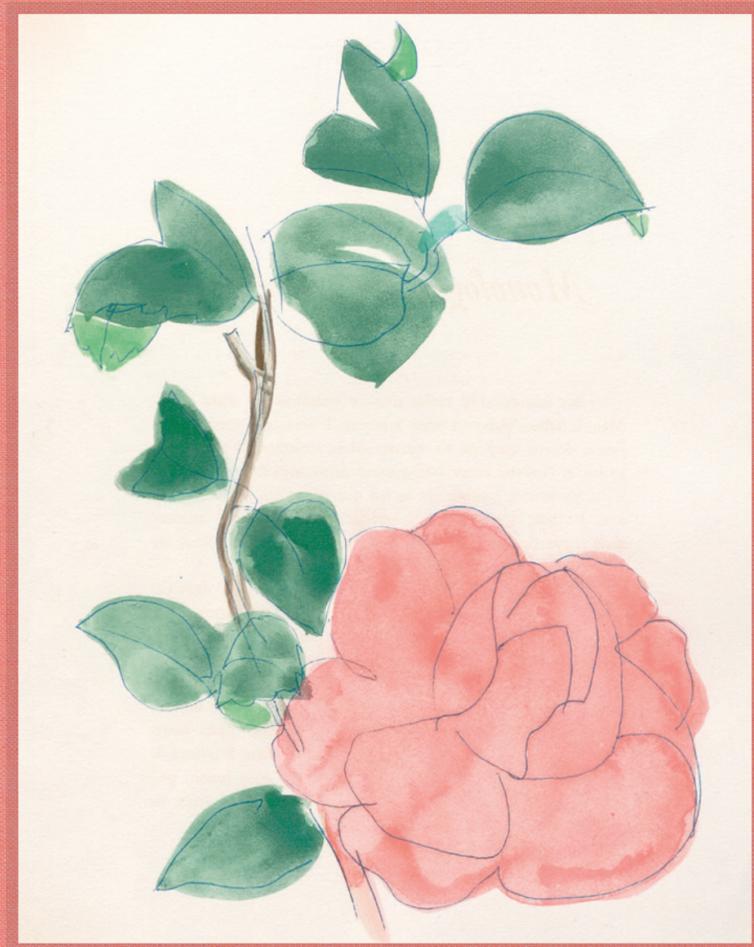




COLETTE
Pour un herbier



AQUARELLES DE
RAOUL DUFY

CITADELLES
& MAZENOD

Le livre

Les éditions Mermod publient en 1951 une édition de luxe de *Pour un herbier*, illustrée par Raoul Dufy. Cet ouvrage est le fac-similé du n° LXXXIX (exemplaire réservé à l'artiste et aux collaborateurs) de l'édition originale, conservé à la bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art, au sein de la prestigieuse collection Jacques Doucet.

Maurice Goudekot, dernier époux de Colette, a relaté, dans *Près de Colette*, les circonstances qui ont permis à ce recueil tardif et œuvre la plus légère de toutes celles de l'écrivaine, de voir le jour :

Pour un herbier [...] est le fruit d'une idée émise par Mermod, éditeur à Lausanne :

«Je vous enverrai, dit-il, une ou deux fois par semaine, des fleurs pendant un an ou davantage. Lorsque cela vous chantera, vous tracerez le portrait d'une de ces fleurs. Et puis nous ferons un petit volume.»

C'était employer des façons de sirène, auxquelles Colette ne résista point. Elle n'avait pas jusqu'alors dans son labeur connu des voies si fleuries. Les bouquets étaient accueillis avec transport. Le petit livre, délicieux, reflète l'euphorie qui l'a dicté. Plus tard Mermod en fit une édition illustrée, dont il confia les dessins à Raoul Dufy. La rencontre entre Colette et Dufy était celle de sensibilités voisines. Souvent, dans les derniers temps, Colette me demanda à revoir cet ouvrage.

Près de Colette, Flammarion, 1956, p. 247-248. Cité par Michel Murat, in *Colette. Œuvres complètes*, IV, Gallimard, «Bibliothèque de La Pléiade», p. 1421.

Table

La Rose. Lys. Monologue du Gardénia. Orchidée. Mœurs de la Glycine. Tulipe. «Faust». Fétilité. Souci. Bleu. Le Lackee et le Pothos. Muguet. Camélia rouge. Jacinthe cultivée. Anémone. Broutilles. L'Adonide chez la concierge. Jeannettes. Médicinales. L'Arum pied-de-veau. Pavot. Ellébore.

Points forts

- L'écriture savoureuse d'une grande amoureuse des mots, qui allie indépendance d'esprit et sûreté de style ;
- Un texte poétique aux accents virtuoses, qui se place entièrement sous le signe du plaisir et du don ;
- Un album à la fabrication soignée conjuguant façonnage élégant et grande qualité de reproduction ;
- 1 tiré à part des tulipes que Dufy peignit vers 1948 pour l'herbier.



Ferdinand Humbert, *Colette*
Huile sur toile, vers 1896
Saint-Sauveur-en-Puisaye, musée Colette

Les auteurs

Née à Saint-Sauveur-en-Puisaye, dans l'Yonne, Sidonie Gabrielle **Colette** (1873-1954) est l'une des plus célèbres femmes de lettres françaises. Portée par l'amour de la vie et la certitude de l'innocence du plaisir, l'œuvre de Colette s'est imposée par une fraîcheur et une sensibilité toujours en éveil, un mélange de sagesse et d'émerveillement – notamment devant la nature – rénovant la langue et imposant une voix féminine talentueuse dans une littérature officielle dominée par les hommes.

Raoul Dufy (1877-1953) est un aquarelliste et dessinateur étonnamment suggestif. Ami de Marquet, admirateur de Matisse, il s'intéresse aux arts décoratifs – tissus, tentures, céramiques, décors – dès les années 1910 et atteint dans la décennie suivante son style pictural propre, tout en vivacité et concision, caractérisé par un graphisme libre et souple, des plages de couleurs claires, autonomes par rapport aux contours, et appliqué à des sujets gais et vivants tels les bords de mer, courses, villes, orchestres...

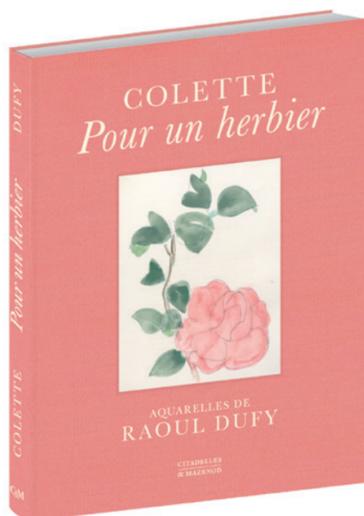
Grand in-quarto 33 × 25 cm
Ouvrage relié, 96 pages
imprimées sur Munken Lynx 170 g
Couverture cartonnée pleine toile,
avec marquage et vignette

11 aquarelles pleine page
et 14 dessins in-texte à la mine de plomb
1 tiré à part

ISBN 978 2 85088 861 8
HACHETTE 3553 848
PARUTION office 510, 16 mars 2021
65 €



9 782850 888618



que du mot velours pour dépendre le velours, qu'il s'agisse ou non de la pensée « Faust », de ses cinq pétales unicolores, sombres comme l'aile du papillon qui s'épanouit aux bords de l'Amazone. (J'aime bien faire parade d'érudition entomologique, moi qui ne verrai jamais l'Amazone ni ses bords. Surtout quand j'ai oublié le nom du papillon.)

« Faust » parut, sous sa forme de pensée, dans le massif bombé de mon jardin natal, entre la pompe, le frêne pleureur et le cerisier de Montmorency. Les amis de mes parents venaient la voir pour sa noirceur, et s'exclamaient : « Vous m'en garderez bien quelques graines ? Oh ! ce velours !... » Un petit œil d'un jaune intense, au centre de chaque noire fleur, nous regardait.

Les visiteurs partis, Sido ma mère se détournait des « Faust ». Volage à sa manière, elle ne me cacha pas qu'un massif de fleurs n'est pas une parure de deuil, que les rouges pyrèthres, les aconites d'azur, l'ageratum tout laine, une clématite très foncée qui grimpe au haut du noyer pour le plaisir, prise de vertige, de s'en laisser choir, sont infiniment aimables. Que sans aller chercher des « Faust » funèbres, un massif de pensées se devait de garder les traditions et de perpétuer les variétés classiques, telles que ces grandes belles sottes mi-jaunes, mi-mauves, ces faces blanches à moustaches grenat, ces papillons-pensées citron, ces petites cornuta rivales des violettes, et surtout les préférées de Sido, pléthoriques comme Henri VIII, la barbe au menton, qui vous dévisageaient toutes à la fois.

— Vois-les, me disait Sido. Larges comme ma main !

C'est qu'elle avait une petite main.

— Un peu communes, mais majestueuses. Contentes d'elles-mêmes, et le sourcil féroce. Et dégénéral facilement... Enfin, achevait-elle, toutes les caractéristiques des personnes royales !

38



la fleur qui se révolte, laquelle fut la première à imiter l'autre ?

Elle était belle, la danseuse Ith, titulaire des rôles travestis, belle en dépit d'un maquillage de craie, la face plate et impassible, un petit nez à peine dégagé de la chair des joues. Comme elle mimait le personnage d'un prince irrité, c'est à chaque instant que ses mains prodigieuses, le pouce et l'index joints, les trois doigts libres rebroussés, signifiaient, au bout du poignet pivotant, le mot « courroux », et m'évoquaient la fleur Strelitzie.

Je reviens, par manque de sympathie et de compréhension, à l'autre plante qui ne me touche point, et que les bouquets occidentaux mettent à l'honneur : l'arum. Dans mon pays, il bécote aux bois humides, mais son cornet, à l'état sauvage, reste vert, et nous l'appelons moine, pour ce qu'au centre de son cornet roulé, un style, phallique et brun, se tient campé comme prédicateur en chaire. Il ne fleure pas bon, ce petit moine. Laissez-le aux fourrés d'Auteuil où on le rencontre encore, annonciateur printanier du grand arum en chevreau blanc qui vous plaît si fort.

Qu'eussiez-vous dit, à Tanger, d'un terrain vague, devant l'hôtel neuf que j'occupais, à voir que l'habituelle ortie et le chien rituel cédaient la place aux arums, rien qu'aux arums, et encore aux arums ? Une active marmaille indigène, tous les jours, hachait et foulait les grands cornets inodores. C'est toujours pitié de voir détruire par la violence ce qui implore seulement la permission de vivre. Je m'en plaignis à quelque supput décoratif de l'hôtel, qui décroisa ses bras oisifs et haussa les épaules.

— Il faut, dit-il. C'est la mauvaise herbe.

— Pauvres arums...

Il haussa ses sourcils de velours :

— Pas di zaroums, dit-il. C'est pieds-de-veau.

82

